

Rapport de soutenance de thèse de Monsieur Jérôme Batout

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Jeudi 11 février 2010

Le Jeudi 11 février 2010 s'est déroulée à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 96, bd Raspail, à Paris (6^{ème}), la soutenance de la thèse présentée par M. Jérôme Batout, intitulée *L'itinéraire de la valeur. Contribution à la généalogie du concept moderne de valeur.*

Le jury était composé de M. Marcel Gauchet, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et directeur de la thèse, M. Jean-Hervé Lorenzi, professeur à l'Université Paris-Dauphine, M. Krzysztof Pomian, directeur de recherches émérite au CNRS, M. Philippe Raynaud, professeur à l'Université Paris II Panthéon Assas, membre de l'Institut Universitaire de France, et M. Christian Schmidt, professeur émérite à l'université Paris-Dauphine.

Conformément aux textes en vigueur, le jury s'est réuni préalablement à la soutenance et a désigné M. Jean-Hervé Lorenzi comme président du jury.

La soutenance commence à 14h30.

Le candidat présente les intentions, la méthode et le contenu de son travail, ainsi que les principales conclusions auxquelles il est arrivé.



Le projet de cette thèse, expose ainsi M. Batout, qui est un projet de philosophie, ne se comprend pas en dehors d'un questionnement qui fut d'abord lié à l'économie : à l'économie comme objet, et au savoir qui se préoccupe de cet objet : la science économique. Le candidat indique que, tout au long de ses études, il lui a semblé que la science économique était une science qui hésite. Elle hésite entre son objet, qui est l'homme, et sa volonté d'employer sur cet objet des méthodes qui se veulent appartenir toujours plus aux méthodes employées par les sciences de la nature. Dans un langage philosophique, on pourrait dire que la science économique hésite quant à son appartenance au règne de la raison théorique, ou au règne de la raison pratique.

Ce déchirement de la science économique appelle une réflexion. Il y a deux manières d'approcher le problème. La première, évidente, consiste à critiquer la science économique en l'accusant de renier ses origines. Cette attitude n'est pas constructive. La deuxième manière consiste à imaginer que la tension propre à l'économie serait moins le signe d'un problème de l'économie, que le signe d'un problème quant à la démarcation des règnes de la raison que nous nous sommes habitués à reconduire, à aménager, depuis deux siècles.

Cette question – question « des dilemmes de la raison moderne » – le candidat se sait ne pas être le premier à la poser. Cependant, son intention a été, en faisant de la science économique contemporaine non pas l'accusé, mais le témoin de ces dilemmes, d'ouvrir une nouvelle voie d'accès au problème de la raison des modernes. Telle fut donc l'intention qui présida au projet d'une contribution à la généalogie du concept moderne de valeur.

La valeur est le concept qui peut valablement prétendre être commun aux sciences de la nature et aux sciences humaines. Quant aux sciences de la nature et aux mathématiques modernes, la chose semble évidente : c'est autour du concept de valeur, qui rend possible l'accord des uns et des autres, que la science de la nature prend son essor à la renaissance. Pour les sciences humaines, la centralité du concept de valeur est encore plus évidente, parce que sa mobilisation est presque explicite par les fondateurs des savoirs. La valeur, concept central de la sociologie au moment de son émergence. La valeur, comme concept décisif de la linguistique au moment de sa naissance avec Saussure. Mais aussi, esthétique, anthropologie, histoire, psychologie, droit, économie, et plus récemment, sciences cognitives.



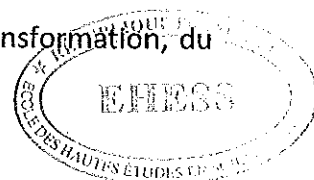
Une fois qu'on a prononcé le mot valeur, les problèmes commencent : parce que chacun des savoirs a sa propre idée, son propre concept de la valeur. Quoi de commun entre la valeur de la valeur ajoutée, en mathématique, physique, économie, et les valeurs de la sociologie, ou de la science politique ?

Pour lever ce problème, il fallait évidemment trouver une manière de quitter le questionnement sur les contenus des valeurs, pour penser le concept de valeur dans sa généralité. Le candidat a trouvé le moyen intellectuel de cette démarche dans les propositions de Husserl, sur l'acte de valorisation, et sur le mode de valorisation. Sa question fut alors : peut-on situer un mode de valorisation propre à la modernité ? Si, oui, quels sont le ou les modes qui l'ont précédé historiquement ?

Toute la recherche repose en fait sur un noyau très philosophique, qui tient en une proposition nouvelle au problème classique, en phénoménologie, de la constitution du monde. Le candidat en rappelle les trois temps. Premier temps : le monde subjectif comme intersubjectivement valable est constitué par l'activité pratique, par la possibilité de la force, si bien que la force est le premier sens donné au monde. Second temps : à partir de ce sens premier, de ce sens fort, dérive un environnement symbolique, un univers de sens, et un langage. Troisième temps : la question de la valeur ne se pose que lorsqu'une fois la force représentée, l'homme se pose la question du gouvernement de cette force. La Valeur est le lieu de la réflexivité de la force, humaine et non-humaine. Elle est le lieu de l'instance réflexive.

La dialectique entre la force et la valeur permet ensuite de comprendre comment le long de l'itinéraire humain, plusieurs environnements symboliques, et axiologiques ont été possibles. Elle permet aussi de penser le passage de l'un à l'autre. L'homme s'est représenté la force de trois manières : la force comme ce qui reforme, la force comme ce qui informe, la force comme ce qui transforme. Ces pulsations se déroulent le long de plusieurs milliers d'années. Pour ce qui nous concerne, le passage de la force comme information, à la force comme transformation – comme production – peut être lié à l'histoire de Rome. Ce qui revient, admet le candidat, à situer extrêmement tôt le point d'origine de la modernité.

Il lui semble que le concept moderne de valeur trouve son point d'origine dans le schème de la fin, qui a constitué l'instance de réflexivité de la force de transformation, du



Principat jusqu'au XIX^e siècle environ. Les difficultés de valeur avec lesquelles nous nous débattons depuis lors sont liées à la dissipation brutale du schème temporel, et spatial, de la fin. Nous avons depuis plus d'un siècle d'énormes problèmes à gouverner nos forces, parce que nous ne croyons plus vraiment à l'instance réflexive qui avait permis, peu ou prou, de gouverner la transformation pendant près de deux mille ans.

Ces propositions sont d'ordre philosophique. Le questionnement initial de la thèse est venu de l'économie. Aussi le candidat voudrait-il pour conclure tracer une perspective allant de la recherche philosophique vers l'objet économique.

Si on réfléchit autour du terme de valeur, deux mots viennent à l'esprit : l'évaluation, et la valorisation. On peut proposer que l'évaluation est une action qui se déroule une fois que l'on a situé l'axe vis-à-vis duquel on évalue. Exemple : je veux évaluer un actif financier, et je dispose d'un modèle d'évaluation, donc je peux produire l'évaluation. Voilà une première action. Mais il y a une deuxième action, plus cachée, parce que moins fréquente, et surtout parce que plus difficile. Elle consiste dans la valorisation. La valorisation, s'efforce de situer l'axe (qui signifie valeur, en grec), en fonction duquel, on va ensuite, pouvoir évaluer. En somme, le souci de la valorisation c'est de tracer les axes. Le souci de l'évaluation est de placer les points dans les axes, de les comparer.

Il y a donc un travail préalable à toute opération d'évaluation, qui est la valorisation. En économie, un problème se pose lorsque la question de la valorisation est éludée et qu'il y a concentration sur la comparaison des mesures de forces, c'est-à-dire, l'évaluation. Si en effet, on néglige l'instance réflexive large, qui est vraiment une condition transcendante de toute évaluation, alors, plus personne n'a plus aucune idée de la valeur des choses (finance), ou sur un autre plan (macro), quel sens il y aurait à produire plus de valeur ajoutée (la croissance).

Les situations les plus redoutables, de loin, et celles qui selon le candidat concernent notre époque, sont celles où les agents ne disposent pas de cadre, de repères, de contrats, d'axe, de valorisation. C'est cela, croit-il, qui semble poser le plus problème dans la crise financière. En matière de croissance, pareillement : nos sociétés sont désespérément à la recherche de ce qui pourrait venir donner un axe à la croissance. A la réflexion financière sur la création de valeur, ou économique sur la valeur ajoutée, il faut ajouter celle des



conditions préalables de valorisation : comment donner aux acteurs la possibilité de se référer à un axe, dans leurs actions économiques ?

En scindant son concept désormais vide de sens, de valeur, en un concept d'évaluation et un concept de valorisation, l'économie se donnerait moyen d'accéder à un niveau d'analyse qui lui est fermé jusqu'à présent, et qui se révèle très pratiquement ces jours-ci, être l'angle mort de notre désarroi sur la croissance, et de notre trouble quant à la finance.

Le président du jury passe la parole au professeur Philippe Raynaud, rapporteur. Celui-ci souligne d'emblée l'intérêt de cette thèse ambitieuse, qui traite d'une vraie et grande question (celle de l'historicité, et donc aussi de l'avenir, de la représentation des sociétés humaines sous la figure de la « croissance »), en s'appuyant sur une enquête de grande ampleur, à la fois philosophique et historique, qui, pour comprendre les « modes de valorisation » à l'œuvre dans les différentes sociétés humaines, s'attache en fait à reconstituer les conditions de la naissance et de la lente émergence de la notion de « valeur » au confluent de la philosophie et de l'économie. Cette thèse développe une vraie thèse : les différentes figures de la « valeur » d'où sont finalement sorties les catégories de l'économie et de la sociologie modernes trouvent leur origine dans la crise de l'idée de « fin » (dans les deux sens du terme) , qui s'était elle-même imposée lors de la « crise axiale » née des mutations de la puissance provoquées l'expansion romaine et par la constitution de l'Empire romain, i.e. par la séquence qui, au travers des guerres civiles, va de l'hégémonie de la République au principat d'Auguste. L'exposé de cette thèse est précédé d'une introduction de grand style, qui analyse de manière saisissante « le basculement de la volonté d'abondance à la volonté de croissance », en montrant ce qu'il peut y avoir de commun à des auteurs comme Mill, Marx et Keynes, qui imaginaient tous un dépassement possible du « problème économique » ; la thèse s'achève sur une réflexion très stimulante sur la situation contemporaine, qui conduit notamment à une comparaison très éclairante entre le moment présent et celui qui avait suivi la chute du mur de Berlin.

M. Raynaud s'attache d'abord à mettre en valeur quelques uns des apports de cette thèse. L'historien de la philosophie appréciera les analyses que M. Batout consacre à Nietzsche, qui montrent la polysémie de la notion de valeur chez cet auteur, et qui



explique de manière assez neuve pourquoi la remise en question de la tradition des philosophies de l'histoire doit s'exprimer dans le langage « économique » de la « valeur » (p. 365-366). Tous ceux qui s'intéressent à la phénoménologie tireront profit de ce que M. Batout nous dit de Husserl – avant et après la 1^{ère} guerre mondiale, et les lecteurs de Heidegger apprécieront l'usage très original et éclairant qu'il fait de l'interprétation heideggérienne du passage de la Grèce à Rome, à travers la transformation qui va de l'*energeia* à l'*actus*, du *telos* à la *causa finalis* et de la production à la production (244 sq). Si du moins il est ouvert à la réflexion philosophique, l'historien ne peut manquer d'être intéressé par la manière dont M. Batout reprend quelques grands problèmes classiques, comme par exemple celui de la signification du passage de la République romaine à l'Empire et l'économiste sera sans doute sensible à la manière dont il retrace l'archéologie des concepts de production et de valeur.

Après quelques remarques de forme (absence d'index, bibliographie peu utilisable), M. Raynaud discute certains éléments de la thèse et, n'étant pas économiste, il choisit de privilégier les questions de philosophie et d'histoire de la pensée. Il regrette d'abord que, du fait peut-être de la prégnance dans son interprétation du modèle heideggérien, M. Batout n'ait pas attaché plus d'importance à Machiavel, dont l'interprétation de la République romaine lui paraît un moment crucial dans la mutation de l'imaginaire républicain. S'agissant de Heidegger, il s'interroge sur le sens que donne M. Batout à l'interprétation heideggérienne du basculement de la Grèce à Rome : si « liquidation » il y a, elle n'a sans doute pas « volontaire » (p. 252) puisqu'elle s'inscrit dans l'histoire de l'Être – dont la critique qu'esquisse M. Batout reste trop extérieure. M. Raynaud discute enfin la présentation que donne M. Batout de la genèse de la philosophie de l'histoire (p. 344 sq) et notamment la place attribuée à Kant, tout en livrant quelques réflexions sur le problème de la « fin de l'histoire », qui doit sans doute autant à la nature du gouvernement représentatif et de la démocratie moderne qu'à la logique « economiciste » de la « valeur ».

Tout cela n'enlève rien à l'intérêt et même à la puissance heuristique de ce beau travail, auquel M. Raynaud rend une nouvelle fois hommage en conclusion.



La parole est donnée au professeur Christian Schmidt, rapporteur. Après avoir remercié Marcel Gauchet de l'avoir été désigné comme rapporteur de la thèse de M. Jérôme Batout, Christian Schmidt félicite le candidat pour les qualités de son travail qui consacre une « vraie recherche », débouchant sur de véritables « découvertes » au sens étymologique. Il loue l'intérêt de la thématique choisie par Jérôme Batout, qui consiste en une généalogie du concept de valeur et des modes de valorisation et salue l'ambition du projet par l'étendue des périodes historiques visitées, et par la variété des disciplines mobilisées (Ethnologie, Histoire, Economie, Philosophie).

Il soulève ensuite quelques objections et pose plusieurs questions au candidat. Il s'interroge d'abord sur ce qu'est devenu le sujet initial, à partir duquel Jérôme Batout a commencé son travail qui portait sur une enquête philosophique concernant la croissance et la production. Qu'est-ce qu'un lieu de non-production ? En quel sens peut-on parler d'une fin de l'utilité, s'agit-il de l'état stationnaire de Stuart Mill ? Cette question doit-elle s'entendre de manière positive ou normative ?

Une deuxième série d'interrogations porte sur les représentations de la temporalité à travers la référence au passé (« re-production ») et la crise axiologique de la « co-production » (présent). Comment s'insère, dans cette perspective, les représentations du futur, en relation notamment avec les régimes d'historicité mis en évidence par Koselleck et Hartog.

Une troisième série de questions s'articule autour de la thématique des relations entre l'économie et la puissance à travers, en particulier, les relations extérieures et les opérations militaires. Le passage des sociétés militaires aux sociétés individualisées constitue-t-il un fait historique singulier, ou porte-t-il, au contraire, la marque d'un phénomène plus général ?

En conclusion, Christian Schmidt insiste sur l'importance du « Topos », entendu comme référentiel de valeurs et, par tant, comme cœur du concept de valorisation. Il suggère d'en étendre la portée. Sa validité pourrait alors couvrir ce que l'on appelle la logique épistémique et concerner la structuration mentale des individus. Il demande à Jérôme Batout si, et comment, il pourrait envisager une telle extension du concept sur lequel porte son travail.



La parole est ensuite donnée à M. Krzysztof Pomian. Toutes les valeurs, dit-il, résultent, comme Husserl l'a montré, des actes de valorisation qui se déploient dans le temps, dans le temps propre des individus dont émanent ces actes. Peut-on retrouver par delà la multiplicité et la diversité de ces actes, un mode de valorisation commun à une société donnée à une époque donnée et qui, lui, se déploierait dans un temps à la fois social et historique? M. Batout répond par l'affirmative. Notre société valorise positivement la production (en un sens qu'il faudra encore expliciter). Mais une autre option est possible et a été effectivement réalisée. Les sociétés premières telles que les décrit Lévi-Strauss valorisaient non pas la production mais la reproduction (à l'identique). Cela permet d'emblée de caractériser ce que l'une et les autres refusent, rejettent, valorisent négativement.

La question que M. Batout se pose à partir de là porte sur le chemin qui a conduit de la reproduction à la production. Sa thèse ambitionne de reconstituer l'itinéraire de la Valeur au sens où elle veut montrer comment s'est opéré le passage étiré sur des millénaires de la situation de départ à la situation d'arrivée.

Il importe de souligner d'emblée deux aspects de la démarche de M. Batout. Sa question est une question philosophique. Elle porte sur le rapport entre une pluralité et une hétérogénéité des actes de valorisation et un mode de valorisation qui les sous-tend tous. Et elle porte sur le rapport entre deux modes de valorisation et donc deux types de sociétés, « chaudes » et « froides » pour reprendre les termes Lévi-Straussiens, celles qui s'obstinent à rester telles qu'elles sont et celles qui veulent la croissance pour la croissance. Ou encore les sociétés qui voient dans l'économie le domaine privilégié de la production des valeurs et les sociétés pour lequel le rapport aux valeurs (pas la production) se manifeste ailleurs. Mais cette question philosophique est traitée historiquement, elle est projetée sur le terrain de l'histoire appelée à dégager la transition des premières aux secondes. La reconstitution de l'itinéraire de la Valeur n'est pas ici une déduction. Elle est une narration historique qui déploie le problème traité dans un temps long. Ce constat liminaire montre l'ambition de M. Batout – une ambition comme on en rencontre rarement dans une thèse. Il montre, en même temps, les risques qu'il lui faut assumer.



La narration commence par une présentation des sociétés premières qui ne connaissent ni ne pratiquent la production. Elles ne veulent que reproduire à l'identique ce qu'ont fait les ancêtres, les seuls à détenir le pouvoir. D'où le caractère égalitaire de ces sociétés et le caractère différenciateur de la violence et de la guerre ; elles servent à assurer un retour à l'état originaire et non pas à des conquêtes. Il en va autrement dans les sociétés hiérarchiques fondées sur la conquête et où l'esclave présente au maître le tribut, comme le conquis le présente au conquérant. Pas plus que les sociétés premières, les sociétés hiérarchiques ne connaissent ni ne pratiquent la production. Elles pratiquent ce qu' l'auteur appelle la pro-duction (avec tiret) ; cela consiste à imiter la Nature, en opérant le passage du caché au manifeste, de la puissance à l'acte. C'est dans cette perspective que l'on comprend la tendance à la conquête dont les seules limites sont celles du monde, celles de la nature. Ce n'est qu'après les avoir atteint que le passage à l'acte serait achevé. Krzysztof Pomian exprime ses doutes concernant l'utilisation ici du terme « nature ». Il vaudrait mieux parler des dieux que M. Batout évoque, certes, mais qui n'arrivent ici que comme deus ex machina. Or, quand les ancêtres laissent place aux dieux, c'est-à-dire aux puissances situées non seulement dans un ailleurs temporel mais aussi dans un ailleurs ontologique et axiologique, c'est la participation à la puissance des dieux qui est source de toute valeur et qui permet d'imiter les dieux dans la mesure où cela est permis aux mortels, en faisant preuve de la vaillance, de la capacité d'opérer la conquête et d'imposer sa volonté à l'esclave : d'en faire l'instrument qui permet de rendre le caché manifeste, de faire passer la puissance en acte.

Krzysztof Pomian s'arrête sur l'étude des trois sociétés , Athènes, Jérusalem et Rome, choisies parce que c'est là que se situent les racines de l'Europe , ce qui lui paraît adopter un point de vue convenu et insatisfaisant. Les racines de l'Europe sont aussi chez les Barbares. L'étude de ces sociétés assure le passage de la philosophie à l'histoire, elle permet de voir le fonctionnement des sociétés hiérarchiques dans trois variantes différentes. La place centrale revient ici à Jérusalem et à Rome. A Jérusalem, en tant que lieu du monothéisme et donc du passage des dieux à Dieu qui aura des conséquences cruciales pour la suite. A Rome, en tant que lieu où la pro-duction laisse place à la production, où le passage de la puissance à l'acte déterminé par ses antécédents, par le passé, devient l'action en vue d'une fin, orientée vers l'avenir. Et où les contradictions internes de la société hiérarchique trouvent leur solution dans l'invention de l'Empire qui donne à son expansion une frontière, des limites, un terme.



La suite, c'est la rencontre de Jésus-Christ et d'Auguste, du Dieu des juifs devenu celui des chrétiens avec l'Empire romain. Et c'est l'explicitation de l'idée de production dans la pensée des scholastiques, en particulier chez Thomas d'Aquin tributaire de son accentuation de l'omnipuissance divine. A partir de là, nous sommes dans la modernité. Le nouveau tournant n'interviendra qu'avec l'abandon tout récent de l'idée de la fin, en l'occurrence de la fin de l'histoire réalisée dans une société d'abondance, et l'entrée dans le régime de croissance sans limites.

Krzysztof Pomian développe son objection principale. Elle concerne la reconstitution de l'itinéraire et en particulier le saut vertigineux de saint Thomas à Luther et le saut plus vertigineux encore de saint Thomas au XIX^e siècle. En situant au XIII^e siècle la notion moderne de production, M. Batout commet un anachronisme. Il a raison, en insistant, à la suite de Gilson, sur la différence entre Augustin et Thomas. Pour le premier, les traces de l'homme dans le monde sont celles des pas dans le sable. Pour le second, il transforme effectivement les choses. Mais il n'en transforme que les formes accidentelles. Thomas insiste à plusieurs reprises : *omnis forma artis est accidens et accidentalis*. Et c'est-là l'opinion commune des scholastiques.

Ce n'est qu'entre le XV^e et le XVIII^e siècle que cela change à la suite des inventions et découvertes des Modernes (imprimerie, boussole, poudre à canon, Amérique, etc.) dont on tire la conclusion qu'ils sont supérieurs aux Anciens. D'où l'idée que l'humanité est comme un homme infini qui apprend toujours (Pascal), à la base de l'idée de progrès. D'où aussi l'idée que l'homme est en mesure de changer non seulement les accidents mais aussi ce qu'on croyait être substance et à ce titre ne dépendre que de Dieu, si bien que l'idée de substance sera soumise à des critiques pour en fin de compte être invalidée avec Hume et Kant. D'où enfin la promotion du travail à une dignité ontologique qu'il n'avait jamais eue auparavant ; hélas, M. Batout n'a pas assez lu Marx et le mot « travail » est trop peu présent dans sa thèse. C'est ce qui explique beaucoup mieux que les développements assez confus de l'auteur la promotion de l'économie en tant que domaine des activités humaines à une place centrale.

Dernière critique : sur la notion de fin. M. Batout ne s'est pas aperçu que c'est aux XVI^e-XVII^e siècle que s'effacent les frontières spatiales du monde d'abord dans la spéculation philosophique (Bruno), puis dans l'astronomie et la cosmologie. Et que s'effacent pas à pas

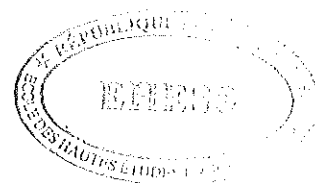


les frontières temporelles. D'abord c'est l'avenir qui est déverrouillé dès la fin du XVII^e siècle (Pascal, Fontenelle..), puis le passé commence à s'éloigner au XIX^e (Hutton, Lyell...). L'idée de fin de l'histoire apparaît avec en toile de fond l'idée d'un monde qui n'a ni commencement ni fin. Et elle ne signifie pas, même chez Hegel, la fin de l'espèce humaine mais seulement l'arrivée à son terme du travail de l'Esprit sur soi-même. Tout cela est très, mais très loin de saint Thomas.

Ces critiques étant faites, Krzysztof Pomian tient à souligner pour finir que la thèse de M. Jérôme Batout fait preuve d'une envergure intellectuelle exceptionnelle.

Marcel Gauchet, directeur de la thèse, commence par exposer les scrupules de conscience que lui a causé la proposition de M. Jérôme Batout. Fallait-il accepter un sujet de cette ambition ? Encore l'ambition était-elle plus modeste au départ : il ne s'agissait que de « la volonté de croissance ». L'ambition s'est agrandie en cours de route en s'élargissant à « l'itinéraire de la valeur ». Mais c'était déjà beaucoup. Fallait-il décourager pareille audace ? Marcel Gauchet explique pourquoi il n'a pas cru devoir le faire, tout en mettant M. Batout sévèrement en garde contre les périls de l'entreprise. La pertinence de la question posée, l'intelligence de sa formulation, la légitimité intellectuelle du sujet l'ont convaincu d'endosser la responsabilité de l'aventure. Si les questions fondamentales n'ont plus de place à l'Université, quelle est sa fonction ?

A l'arrivée, les éminentes qualités intellectuelles qui mettent la thèse hors de pair et l'originalité de pensée dont elle témoigne ratifient ce choix, se félicite Marcel Gauchet. Sans doute le travail de M. Batout est-il peu conventionnel dans sa facture, mais il a la vertu de présenter un intérêt théorique exceptionnel. Il est d'une très grande richesse d'aperçus et d'éclairages. Il comporte une foule d'ouvertures suggestives qui rendent sa lecture constamment excitante pour l'esprit. La partie consacrée à Athènes, Jérusalem et Rome propose ainsi une relecture profonde d'un problème classique que la perspective proposée renouvelle avec bonheur. La thèse proprement philosophique sur la dialectique de la force et de la valeur qui constitue l'un des principaux aboutissements de l'enquête touche à un point capital. Quant à la pertinence économique de la perspective, elle a la chance d'être pour ainsi dire corroborée par les faits : la récente crise financière, point prévue au moment où la recherche a été entamée vient lui apporter la confirmation de son bien-fondé. La



différence que M. Batout introduit en conclusion entre les crises classiques d'évaluation et la crise actuelle de valorisation jette une lumière vive sur le caractère inédit de la situation.

L'ampleur de la matière brassée par M. Batout rend la discussion de son propos inépuisable, souligne Marcel Gauchet. Le principal problème de fond, à ses yeux, réside dans la sous-estimation du remaniement des données de la valorisation et de la valeur amené par la modernité européenne depuis le XVI^{ème} siècle à laquelle sa démarche conduit M. Batout. Admettons que le principal soit joué à la fin de l'empire romain, mais il s'est tout de même passé beaucoup de choses au cours de la vingtaine de siècles qui nous séparent d'Auguste et de Jésus, et Marcel Gauchet déclare rester sur sa faim s'agissant non seulement de l'enchaînement des séquences historiques mais également de leur appréciation philosophique. Par exemple, le raccourci qui nous fait passer de la clôture augustéenne de l'empire à la fin de l'histoire selon Hegel, comme figures d'une même séquence, ne télescope-t-elle pas des données essentiellement hétérogènes ?

De manière plus générale, il est regrettable que M. Batout se montre aussi expéditif sur la signification de la séquence occidentale depuis l'an mil et depuis le XVI^{ème} siècle, c'est-à-dire sur les conditions d'émergence de ce qui était son objet de départ et sa curiosité fondamentale : l'économie dans son surgissement et son déploiement récent. On ne peut pas reprocher à M. Batout d'être remonté très en amont et d'avoir voulu soumettre l'origine de nos notions familières à un questionnement radical. Mais il est permis de regretter, en revanche, qu'il soit passé comme chat sur braise sur ce qui aurait dû demeurer son objet prioritaire, traité ici comme le simple aboutissement d'une affaire décidée en son fond bien plus avant. A supposer que l'idée soit juste – et sa virtuosité fait qu'on serait prêt à l'accorder à M. Batout –, elle eût appelé une démonstration plus étoffée.

Mais ces questions qu'on ne peut pas ne pas soulever n'invalident pas la pertinence de la démarche de M. Batout, conclut Marcel Gauchet. Elles sont la rançon d'un beau risque, qu'il se réjouit d'avoir couvert, tant il est riche de promesses.

Jean-Hervé Lorenzi, président du jury, prend enfin la parole. Il félicite M. Jérôme Batout de la qualité de son exposé introductif. Il souligne l'intérêt qu'il a pris à la lecture de la thèse. Il s'est senti entraîné dans une aventure tout à fait passionnante qui lui fait



éprouver beaucoup d'admiration pour cette réalisation. Ce qui ne l'empêchera pas, annonce-t-il, d'en entreprendre une critique affectueuse et respectueuse.

Le travail de M. Batout est animé par une intuition très forte et juste à propos de cette période incompréhensible que nous vivons. La distinction entre la valorisation et l'évaluation est incontestablement éclairante. Jean-Hervé Lorenzi prend l'exemple de la valorisation des actifs subprimes : le 3 août 2007, il est question de 40 milliards de dollars. Deux mois plus tard, le Fmi et OCDE évoquent 472 milliards et 850 milliards. Puis le chef économiste du FMI, 24 mois plus tard, évoque finalement 4000 milliards d'euros. Cela est évidemment le signe d'une immense perplexité sur la valeur, et votre distinction entre évaluation et valorisation permet de rendre compte d'un problème qui n'est pas à proprement parler d'évaluation, mais bien de valorisation. Quel rapport entretiennent les actifs controversés avec la valeur ?

Le mot valorisation retrouve dans ce contexte une importance capitale. Le sujet que M. Batout a choisi dans ces circonstances, et la manière dont il renouvelle la compréhension de ce problème, sont d'une pertinence remarquable. Mais il a trente ans de travail devant lui.

Jean-Hervé Lorenzi formule une objection et une question. L'objection porte sur la vision du problème de la valeur en économie. M. Batout a l'ambition de penser ensemble la valeur en économie et en philosophie en montrant le rapport qu'elles entretiennent l'une et l'autre à l'égard de la puissance

Cependant ce faisant, il considère le mot valeur suivant une double chronologie, qu'il y a lieu de récuser. La théorie de la valeur selon Smith, Ricardo, bref selon les classiques, demeure aussi importante la théorie de la valeur issue des marginalistes. Ce sont deux théories qui vont de pair et qui, il est vrai, sont difficiles de réconcilier. Mais il faut les prendre en compte toutes les deux.

La question se divise en quatre sous-questions qui sont les quatre véritables questions des économistes. Je pense que les économistes ont en effet réfléchi essentiellement à quatre sujets qui ont chacun à voir avec la valeur. Il s'agit par conséquent de savoir ce que la construction de M. Batout apporte sur chacun de ces points. Première



question : la valeur et le travail productif (le cœur de l'économie consiste à transformer la matière pour lui donner une valeur, par l'action du travail, en vue d'une utilité). On peut alors se demander ce que la dématérialisation de la production bouleverse à la théorie de la valeur et de la croissance. Il y a, sans aucun doute, un chantier qui s'ouvre quant aux relations complexes entre la matérialité et la valeur des choses.

Deuxième question : la théorie des prix, liée à la valeur, mais le prix n'est pas la valeur. La théorie du prix est en fait en aval de la théorie de la valeur ; il convient de ne pas opposer l'une et l'autre. Elles ne concernent pas le même moment de l'économie.

Troisième question : le problème de la répartition. Lui aussi lié au problème de la valeur : une vraie théorie de la répartition vient toujours de la valeur.

Enfin, le problème des risques. Lié lui aussi à la valeur, car on ne peut prendre de risques pour rien. Il y a bien une valeur – et pas un prix – qui est en cause à chaque fois que risque il y a.

Jean-Hervé Lorenzi propose donc à M. Batout d'indiquer au jury la manière dont il se prononce sur ces quatre questions.

Jean-Hervé Lorenzi conclut en disant son souhait que le travail de M. Batout fasse rapidement l'objet d'une publication. Dans ce cadre, il serait souhaitable qu'il mette en valeur cette hypothèse forte qui est que toute démarche d'évaluation – des instruments financiers, du travail, des entreprises, des devises – s'appuie nécessairement sur un moment préalable, et crucial, qu'on peut appeler valorisation. Sans ce moment-là, on prend le risque d'un mouvement comme celui que nous avons observé ces dernières années : la finance coupe les ponts avec le monde réel, oublie la valorisation, et alors toute évaluation devient problématique.

Comment ce problème de valorisation est-il apparu ? A quel moment a-t-on perdu la possibilité d'un référentiel de valorisation sans lequel évaluer devient pour ainsi dire impossible ? Si M. Batout apportait de la lumière sur ce sujet, il ne fait pas de doute que la reconnaissance des économistes lui serait acquise.



Après avoir entendu les réponses de M. Batout aux questions et aux objections qui lui ont été proposées, le jury entreprend de délibérer. Il est unanime pour constater la très grande qualité de la soutenance. Il décide de conférer à M. Jérôme Batout le grade de Docteur en philosophie et sciences sociales de l'École des Hautes Etudes Sociales, et, conformément à l'article 13 de l'arrêté ministériel du 7 avril 2006 concernant l'organisation des jurys et le déroulement des soutenances de thèse, d'attribuer à la thèse la mention très honorable avec les félicitations, à la suite d'un vote secret et unanime des membres du jury.

Marcel Baudouin

Guyot

Batout

ps Kuyss

Kuyss



Copie certifiée conforme à l'original
Paris, le 4/11/2016
Pour le Directeur des Enseignements et de la Vie étudiante
et par autorisation

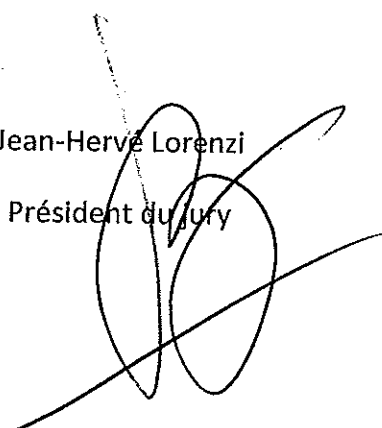
Redon

Catherine Redon
Responsable du Service de la Scolarité

Félicitations

Conformément aux dispositions en vigueur, le jury, à l'issue de sa délibération, a procédé à un vote à bulletin secret. Il a décidé à l'unanimité d'accorder les félicitations à la thèse de M. Jérôme Batout.

Jean-Hervé Lorenzi
Président du jury



Copie certifiée conforme à l'original
Paris, le 4/11/2010
Pour le Directeur des Enseignements et de la Vie étudiante
et par autorisation

PP
Catherine Redon
Responsable du Service de la Scolarité

